ESSAI

N° 28.

SUR

LA NOSTALGIE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 14 février 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR G.-L.-V. PILLEMENT, de Velle,

Département de la Meurthe;

Chirurgien Aide-Major au vingt-cinquième régiment d'infanterie.

C'est ce dégoût d'un sol que voudraient fuir nos pas,
C'est ce vague besoin des lieux où l'on n'est pas;
Ce souvenir qui tue, oui, cette fièvre lente,
Qui fait rêver le ciel de la patrie absente.
C'est ce mal du pays dont rien ne peut guérir,
Dont on meurt tous les jours sans en jamais mourir.

CASIMIR DE LA VIGNE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. DUBOIS, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	.....
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	.....
Histoire naturelle médicale	.....
Pharmacie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES, *Examinateur.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Président.* / ROUX.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Examinateur.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX. / FOUQUIER. / ..... / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. / DUBOIS. / DUPUYTREN, *Suppléant.*
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque, *Examinateur.*	Dubled.
Bayle, *Examinateur.*	Dubois.
Bérard.	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cloquet.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau, *Suppléant.*
Devergie.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MON PÈRE.

A MA MÈRE.

Comme un faible témoignage de la vive reconnaissance que m'inspirent leurs bontés pour moi.

A MON FRÈRE ET A MA SŒUR,

MES PREMIERS ET MEILLEURS AMIS.

Gage de mon amitié.

A MONSIEUR BOUVERET,

Chirgien-Major du douzième de ligne.

Respect, attachement inaltérables.

G-L.-V. PILLEMENT.

ESSAI

SUR

LA NOSTALGIE.

Il est un sentiment inné dans le cœur de l'homme qui lui fait préférer le lieu de sa naissance à tous les autres lieux, son pays à tous les autres pays. L'amour sacré de la patrie puise sans efforts ses plus sublimes dévouemens à une aussi noble source. La nature n'a pas dévolu à tous les hommes les mêmes penchans, et cet amour de la patrie ne fait pas battre leur cœur avec la même énergie. Ce qui chez les uns devient la cause des plus belles actions, ce qui entraîne une âme élevée à sacrifier les plus brillans avantages au bien-être de son pays ne produit souvent dans un esprit moins fortement trempé que douleur, qu'affaissement moral et maladie.

On voit un Foy, un Lafayette à côté de malheureux nostalgiques, périssans pour n'avoir pas revu leur misérable chaumière.

Si la nature a placé dans nos cœurs des sentimens, des affections divers, elle ne nous a pas toujours fourni les moyens d'en deviner la cause et d'en connaître la source.

Sans doute les souvenirs de l'enfance, de cet âge où des organes neufs reçoivent les plus profondes impressions, où ces impressions se répartissent entre le bien-être que fait éprouver la tendre sollici-

tude d'une mère et les lieux qui en sont les témoins, doivent avoir une grande influence sur la destinée des hommes et sur l'attachement qu'ils conservent pour leur pays natal. Sans doute aussi, le souvenir souvent sollicité de ce bien-être, comparé à un état pire, ou que notre imagination nous rend tel, nous fait vivement désirer de nous retrouver dans la situation où nous avons ressentis le premier bonheur.

Combien ils nous sont chers, ces souvenirs des soins que nous a prodigués une bonne mère, et que la reconnaissance a gravés dans nos cœurs! Qu'ils sont aimés ces lieux où nous avons commencé à sentir l'existence, où nous avons chancelé sous nos premiers pas, où nous avons ressenti, dans un âge plus avancé, ce sentiment tumultueux qui nous entraîne malgré nous vers l'autre moitié du genre humain!

Lorsque, par une absence forcée, des liens si chers sont violemment brisés, est-il étonnant que l'âme en reste long-temps déchirée, et que, succombant sous le poids de la douleur, certains hommes ne puissent en supporter l'excès.

Si nous admirons l'âme stoïque, qui sait maîtriser et vaincre les douleurs, nous devons nous attendrir sur le sort de ceux qui, moins favorisés de la nature, ou plus impressionnables peut-être, s'abandonnent, au péril de leur santé, de leur vie même, à toute la violence de leurs souvenirs et des illusions qu'ils enfantent, à tout l'emportement de leur désespoir.

La philosophie vient quelquefois tendre une main secourable à l'infortuné et lui offrir un appui qui l'empêche de succomber à sa douleur; mais il est certains hommes pour lesquels toutes les ressources qu'elle peut offrir sont impuissantes.

Lorsque le désir de revoir son pays natal, de retrouver les objets de ses affections est devenu impérieux, et qu'il rencontre des obstacles insurmontables, il ne tarde pas à donner lieu à une maladie que le médecin connaît sous le nom de *nostalgie*.

Depuis long-temps attaché au service militaire, j'ai eu souvent occasion d'observer cette maladie; car son développement est favorisé par la condition du soldat, et j'en ai fait le sujet de mes recherches. L'essai que j'en présente au jugement de mes maîtres réclame toute leur indulgence; je sais son imperfection, mais ils apprécieront sans doute tout ce qu'ont du m'opposer d'obstacles les devoirs de mon service et les dérangemens fréquens qui en résultent.

Définition.

La nostalgie est un désir violent et continuel de revoir les lieux où on est né, les parens, les amis de l'enfance, d'être rendu à ses premières habitudes.

Ce désir peut devenir si violent, qu'il détermine un trouble dans les fonctions et constitue un véritable état pathologique.

C'est surtout dans le service militaire que cette maladie se montre le plus fréquemment et immole un grand nombre de victimes; notamment quand de jeunes soldats, peu habitués à leur nouveau métier, arrivent à l'armée pour être témoins de défaites. On a acquis la douloureuse certitude de ce fait pendant nos dernières campagnes d'Allemagne, lorsque les recrues étaient obligées, pour rejoindre leur corps, de traverser des régimens entiers atteins de typhus, cruel fléau qui a moissonné les débris des vainqueurs de Moscou.

La nostalgie est de tous les siècles; elle se montre dans tous les pays, sous tous les climats, dans toutes les saisons; elle attaque indistinctement le riche et le pauvre, l'habitant des villes comme celui des campagnes, l'homme sauvage comme l'homme civilisé; elle n'épargne pas même l'homme habitué à braver le danger; mais elle est modifiée par un grand nombre de causes que nous allons énumérer successivement.

Causes qui favorisent le développement de la nostalgie ou qui modifient sa marche.

Sensibilité morale. L'homme doué d'une vive sensibilité morale, dont la vie n'a été troublée par aucune secousse, résiste bien moins à l'influence des causes qui déterminent cette affection, que celui qui a déjà été soumis à toutes les chances de la fortune et a éprouvé des malheurs.

Éloignez-les tous deux des objets qui leur sont chers, vous verrez l'âme neuve du premier succomber à la transition, tandis que celle du second sera à peine émue par cette nouvelle privation.

Éducation. L'éducation modifie d'une manière évidente les dispositions à contracter cette maladie : plus on a trouvé de douceur dans la tendresse de ses parens, plus les regrets sont vifs quand on est forcé de s'en éloigner. C'est alors que le souvenir des heureux momens passés près d'une mère attentive à nos moindres désirs fait naître le besoin impérieux de retourner près d'elle, besoin qui s'accroît encore par les obstacles qui s'y opposent.

C'est ce souvenir des premières impressions qui rappelle souvent dans sa patrie l'homme que l'espoir de la fortune a transporté dans une autre hémisphère, au risque de perdre en un jour le fruit de ses longs et pénibles travaux.

Instruction. Des études soignées, qui ont donné une bonne direction au jugement, fournissent à l'homme qui s'y est livré des ressources immenses contre la nostalgie : il sait trouver en lui les élémens de force et de courage qui lui sont nécessaires pour supporter avec résignation la condition que le sort lui a réservée et maîtriser les impressions qu'il reçoit de ses souvenirs.

Mais aussi, cette maladie attaque avec d'autant plus de violence l'homme instruit, que son imagination l'emporte sur son jugement et qu'il s'exagère davantage ses peines.

Plus on se rapproche de l'état de nature, plus on est attaché au pays qui nous a vus naître. On sait assez l'histoire de ces lapons qui ont préféré un climat désolé, couvert d'un éternel manteau de glace, leurs tentes toujours enfumées et leur huile de poisson, dont ils se gorgent avec délice, aux douceurs d'un climat plus riant et aux avantages d'une vie soustraite à tous les besoins et exempte de toute espèce de peines.

Ages. L'adolescence est de tous les âges celui qui prédispose le plus à la nostalgie; c'est celui où on se rappelle avec le plus de précision les impressions qu'on a éprouvées, et l'expérience que donne l'âge mûr n'est pas encore venue nous armer contre les contrariétés de la vie.

L'enfance et la vieillesse, ne se retraçant qu'imparfaitement les impressions passées, sont à l'abri de cette affection.

Sexes. Les femmes sont peu disposées à la nostalgie; l'habitude qu'elles ont des travaux sédentaires leur rend agréables tous les lieux qu'elles habitent; cependant, il faut le reconnaître, elles sont, comme nous, capables des plus nobles actions, du dévouement le plus héroïque pour le bien de leur patrie. Qui n'a gémi sur le sort d'une Jeanne-d'Arc! Qui n'a versé des larmes sur celui d'une Charlotte Corday! Qui n'a vu avec un transport d'admiration des femmes victimes aux journées de juillet! Si ce faible sexe ressent avec la même énergie que nous l'amour sacré de la patrie, il partage avec nous les chances d'une maladie qu'il éprouverait plus fréquemment sans l'extrême mobilité de ses impressions.

Tempéramens. Le tempérament mélancolique est, sans contredit, celui qui dispose le plus à la nostalgie; vient ensuite le lymphatique : quant au sanguin, il y est peu exposé.

Les individus forts et doués d'une grande énergie en sont moins souvent atteints que les sujets faibles et délicats.

Causes morales et physiques. Les passions tristes, concentrées, l'inquiétude, l'amour malheureux, les douleurs vives; tout ce qui tend à causer de l'ennui, comme les punitions, la contrainte, les fatigues de toute espèce ; une nourriture insuffisante, grossière, de mauvaise qualité ; l'oisiveté, diverses maladies ; la peur, une frayeur subite, sont autant de causes qui peuvent produire la nostalgie.

M. *Vital* rapporte qu'un conscrit, en arrivant sur un vaisseau, fut tellement frappé de l'appareil militaire qu'il y vit, qu'il en tomba malade le même jour. Couché sous un canon, il y passa toute la nuit à se désespérer, parce qu'il craignait de le voir partir. Ce malheureux mourut quelques jours après.

Habitudes et souvenirs. Si les habitudes que nous avons contractées dans une terre étrangère nous font oublier un instant celle qui nous a vus naître, il ne faut que le plus léger incident pour nous la rappeler et nous la faire regretter. C'est ainsi qu'une peinture animée des plaisirs que nous y avons goûtés, le tableau des sites qui la distinguent; l'air ou les paroles d'une chanson nationale ; la vue d'un objet qui lui est particulier, suffisent pour déterminer cette maladie. On sait quelle impression profonde produit le ranz des vaches sur le Suisse, la tyrolienne sur le Tyrolien, la cornemuse sur l'Écossais.

Changement de condition et de genre de vie. Le passage subit d'un genre de vie à un autre est encore une cause de nostalgie ; mais il existe sous ce rapport une bien grande différence entre l'homme des champs et celui qui a passé ses premières années au sein des grandes villes.

Le premier s'arrache avec peine des bras de ses parens, lorsqu'il est appelé sous les drapeaux; il quitte à regret ses travaux paisibles, pour se livrer à un nouveau genre de vie qui n'est pas de son goût; il se retrace avec amertume les plaisirs qu'il fuit et la douce liberté dont ils étaient accompagnés; il s'afflige de sa situation, qu'il regarde comme désespérée ; l'oisiveté vient ajouter l'ennui aux regrets qu'il

éprouve, et il succombe avant d'avoir fait un pas dans la carrière qui lui est ouverte.

Le second, au contraire, plus rapproché du genre de vie qu'il va mener, et d'ailleurs stimulé par le désir de voyager, l'espoir d'une liberté plus grande, d'un avancement qui flatte son amour-propre, part avec gaîté, et l'exemple a bientôt dissipé quelques faibles regrets; mais la fatigue, causée par des marches longues et forcées, les privations, les réprimandes, les punitions quelquefois sévères que son caractère d'indépendance ne manque jamais de lui attirer détruisent promptement toutes ses illusions; les images les plus effrayantes leur succèdent, et bientôt le malheureux descend dans la tombe après avoir perdu l'espérance d'une situation meilleure. Ainsi le paysan devient nostalgique dès qu'il quitte sa chaumière, ou bientôt il trouve, dans sa bonne constitution, la force de résister aux fatigues et aux privations qui lui sont imposées, et s'accoutume à sa nouvelle position.

Le citadin résiste d'abord, pour ne succomber qu'après avoir vu toutes ses illusions détruites.

Imitation. Le caractère des individus avec lesquels nous vivons influe plus ou moins sur le nôtre, tant nous avons de penchant à l'imitation; aussi il n'est pas rare de voir des jeunes gens vivant au milieu de nostalgiques contracter cette maladie. C'est par cette raison qu'elle moissonne un si grand nombre de soldats dans les régimens nouvellement recrutés.

Captivité et esclavage. On ne sait que trop combien la nostalgie exerce de ravage sur les malheureux resserrés dans des prisons étroites, exposés à toutes espèces de privations, comme l'étaient nos prisonniers sur les pontons de l'Angleterre et de l'Espagne; position cruelle, qui les forçait à s'exposer à une mort presque certaine, pour se soustraire à l'ennui dont ils étaient dévorés.

On sait encore combien le regret de la perte de la liberté fait périr de nègres dans les colonies.

Contrées et peuplades. Les habitans des contrées les plus pauvres, les moins favorisées de la nature, tels que les montagnards Suisses, les Bohémiens, les Écossais, les Bas-Bretons, sont plus souvent nostalgiques que les autres peuples : mais cette disposition ne tient point uniquement au sol et au climat; plus rapprochés de l'état de nature, n'ayant que peu de relations avec leurs voisins, ils sont, par cette raison, plus attachés à certaines coutumes, certains usages qu'ils tiennent de leurs ancêtres.

Leur langage particulier les isole des peuples qui les entourent et les circonscrit dans un petit espace.

Transplantés subitement dans un monde qui leur est étranger, ils quittent à regret des habitudes que leur ignorance leur faisait paraître douces : il n'est donc pas étonnant que ces hommes se laissent accabler par cette funeste maladie, et cela confirme l'opinion des philosophes, qui regardent les plaines comme le pays de l'esclavage.

Les habitans des contrées fertiles du Midi de la France sont rarement atteints de cette maladie : leur caractère rempli de gaîté, d'enjouement; leurs sensations promptes, rapides, et par cela même peu durables, ne leur permettent pas de se fixer long-temps sur le même objet.

Saisons. L'automne est de toutes les saisons celle qui favorise le plus le développement de la nostalgie : la chute des feuilles, la nudité de la terre, les pluies abondantes et continuelles, le froid humide qui les accompagne, le peu de longueur des jours, attristent l'âme de ceux qui sont éloignés des objets de leur affection. Le commencement du printemps dispose quelquefois à cette maladie; mais l'aspect riant de la campagne dissipe bientôt les pensées mélancoliques, et ramène la gaîté.

Temps de la journée. Localités. Certaines heures de la journée, comme l'instant où le soleil quitte notre horizon, disposent aux affections morales tristes, surtout quand le jour s'est passé dans l'oisiveté

et la mollesse; au contraire, la fatigue que procure un travail assidu, celle qu'occasione la marche est suivie d'un sommeil réparateur et met à l'abri de la nostalgie.

Ne serait-ce pas là une des causes qui rendent les voyages si avantageux aux nostalgiques tourmentés par une insomnie continuelle?

On a aussi remarqué que les lieux sombres, les promenades ombragées, les forêts épaisses, l'habitation des appartemens spacieux, voûtés, les promenades solitaires au bord de l'eau disposent souvent à la nostalgie.

Symptômes.

Première période. Le sujet qui devient nostalgique recherche d'abord la solitude; il se plaît dans les chimères que lui fournit son imagination, et sans cesse il se retrace les douceurs qu'il goûtait dans sa patrie, au sein d'une famille qu'il chérit: bientôt il devient triste, inquiet, sombre, taciturne; il éprouve de la faiblesse, des lassitudes spontanées; son caractère s'aigrit, il répète le nom de ses proches, celui des personnes qu'il affectionne le plus. Son pays lui offre seul quelques charmes, il se sent un désir irrésistible d'y retourner, persuadé qu'il y jouirait d'un bonheur parfait; et il s'abandonne au regret de ne pouvoir le satisfaire. Il se livre avec complaisance aux idées les plus tristes; ses sombres pensées le suivent partout, et il ne sort de l'état d'apathie dans lequel elles le plongent que quand il aperçoit un objet qui a quelque rapport au sentiment qui le domine.

Deuxième période. Le malade ne tarde pas à se livrer au désespoir de ne pouvoir retourner dans les lieux qu'il regrette; ses yeux se gonflent, deviennent rouges, s'égarent, et laissent échapper des larmes involontaires, accompagnées de profonds soupirs, qu'il étouffe, tant il redoute de laisser deviner la cause de son mal. Son teint animé est bientôt remplacé par une pâleur livide et plombée. A ces symptômes se joignent la perte de l'appétit, la difficulté des digestions, le trouble

des sécrétions et des excrétions, la diminution de la transpiration, qui rend la peau sèche et aride, une constipation opiniâtre ou une diarrhée.

Le malade ne jouit que de courts momens de sommeil, toujours troublé par des rêves qui lui retracent les objets qu'il regrette. Sa respiration est pénible; son pouls est lent, faible, irrégulier; ses forces diminuent progressivement, ainsi que son embonpoint; ses sensations s'émoussent, et le malheureux, qui naguères jouissait d'une santé parfaite, végète à peine maintenant.

Troisième période. Tous les symptômes qui précèdent s'aggravent; un état de stupeur et d'assoupissement presque continuel survient; les fonctions des sens et les facultés intellectuelles s'affaiblissent; l'insomnie qui tourmente le malade lui retrace à toute heure le sujet de ses peines; la fièvre hectique se déclare; la peau se dessèche de plus en plus; toute l'organisation tombe dans un dépérissement rapide, et l'infortuné descend dans la tombe, accablé sous le poids de ses souffrances.

Division. La nostalgie est *simple* ou *compliquée.*

Diagnostic. Le diagnostic est toujours facile à établir, que la nostalgie soit simple ou compliquée, par l'examen des symptômes que nous venons d'indiquer, et par les questions adressées au malade lui-même ou aux personnes qui vivent continuellement avec lui.

Prognostic. Il varie suivant la violence des désirs, la possibilité ou l'impossibilité plus ou moins grande de les satisfaire, l'état du malade. En général, la nostalgie simple est moins fâcheuse que celle qui se complique d'une autre affection.

Complications. Les maladies qui compliquent la nostalgie la rendent toujours plus funeste, surtout quand elles affectent la nuance chronique et que la crainte de la mort tourmente le malade.

La gastrite chronique, les plaies de longue durée et qui fournissent une suppuration abondante la rendent presque toujours mortelle.

Durée. Sa durée n'est point déterminée. La variété des causes, la sensibilité plus ou moins grande du sujet, son état particulier, modifiant cette maladie à l'infini, il est facile de concevoir qu'il est impossible de fixer sa durée, même d'une manière générale.

Nostalgie simulée. La nostalgie peut être simulée, mais le médecin attentif reconnaîtra bien facilement la fourberie.

Traitement curatif.

Les agens thérapeutiques ne produisent rien pour la guérison de la nostalgie, à moins qu'elle ne reconnaisse pour cause une affection grave et de longue durée, qui retient le malade au lit.

La seule indication alors serait de chercher à en abréger le cours, afin de rendre le plus tôt possible le malade à ses habitudes.

L'espoir d'un prompt retour dans sa famille, les apprêts du départ, suffisent souvent pour procurer un mieux sensible.

L'air du pays natal est le moyen le plus efficace qu'on puisse employer; mais combien de circonstances peuvent empêcher d'y avoir recours! Le médecin, au lieu de prescrire des remèdes qui, s'ils ne sont pas nuisibles, sont au moins inutiles, doit plutôt chercher à agir sur l'imagination toujours active du malade, pour en atténuer les effets; car c'est elle qui est la cause de l'affection. Il doit faire de fréquentes visites au malade, tacher de gagner sa confiance, lui présenter des tableaux animés de son pays, des scènes de famille qui l'intéressent; il compâtit à ses souffrances, essuie ses larmes, ou pleure avec lui s'il ne peut les tarir.

Le malade est si sensible à la bienveillance qu'on lui montre, qu'il s'attendrit en voyant quelqu'un partager ses peines, et ne tarde pas à regarder son médecin comme un ami, un bienfaiteur dont il ne peut plus se passer; il lui ouvre son cœur, et se soulage du poids qui l'op-

prime en lui confiant la cause de ses tourmens ; enfin il voit en lui un protecteur qui le rend à l'espoir et à la santé.

L'exercice du corps, tout ce qui peut occuper l'esprit, comme les bals, les spectacles, les jeux, les promenades, les voyages, ne doivent pas être négligés et produisent de bons effets. La société de personnes dont les goûts se rapprochent de ceux du malade lui sera avantageuse ; on placera près de lui quelqu'un de son pays, qui parle sa langue, s'il est étranger ; il s'en fera un ami, et trouvera dans sa conversation des motifs de consolation.

La musique peut aussi avoir des résultats heureux : on remarque en effet, dans les régimens, combien le son des instrumens rend d'énergie et de gaîté aux soldats fatigués par de longues marches et des exercices toujours pénibles dans le commencement ; aussi les chefs de corps ne manquent-ils jamais de faire précéder par la musique le soldat harassé, afin de mettre en action les muscles fatigués, qui semblent plutôt alors obéir à la cadence qu'à la volonté.

L'espérance d'un prompt retour dans son pays aura encore les plus heureux effets ; mais le médecin ne doit jamais promettre plus qu'il ne peut tenir, car le malade, trompé une fois, lui retire sa confiance, et il aurait souvent à déplorer le résultat de sa trop grande facilité à promettre ce qui ne dépend pas de lui d'accorder.

Lorsque l'estomac et les autres viscères abdominaux restent sains, le régime alimentaire se composera de substances de facile digestion, agréables et analeptiques, de boissons toniques, vineuses, alcooliques, de thé, de café, etc. ; dans certains cas on pourrait même en permettre l'usage jusqu'à exciter la gaîté.

Dans les cas de complications, on aura toujours recours aux moyens appropriés à chacune des maladies, en se rappelant toutefois que sans la médecine morale il n'est point de succès à espérer.

Ces moyens réussissent quelquefois, quand ils sont bien ordonnés, administrés de bonne heure. Quand, malgré leur emploi, la maladie fait des progrès, il ne reste d'autre ressource que de renvoyer le ma-

lade dans ses foyers, à quelque prix que ce soit, si on ne veut le voir périr misérablement.

Mais, outre les principes généraux que nous venons d'indiquer, il faut encore au médecin appelé à traiter cette funeste maladie des dispositions particulières, que l'expérience peut seule lui faire acquérir.

Traitement préservatif.

Les détails dans lesquels nous sommes entré en énumérant les causes de la nostalgie nous dispenseront de nous étendre sur le traitement préservatif; nous nous bornerons à faire sentir combien il importe que nos parens ne nous élèvent pas avec trop de douceur et selon nos fantaisies, afin de nous prémunir de bonne heure contre les vicissitudes de la vie, contre l'ennui et les caprices de la fortune, en nous créant des occupations utiles, en nous faisant même apprendre un métier, comme le conseille J.-J. Rousseau dans son Émile; car, qui ne sait les ressources immenses que nos prisonniers de guerre ont trouvé dans leur industrie, et les douceurs qu'elle leur a procuré pendant leur longue captivité en Angleterre.

Autopsie. L'autopsie cadavérique n'ayant jusqu'alors rien présenté de constant sur le siége de la maladie dont nous venons de tracer un si faible tableau, nous nous abstiendrons d'en parler.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Terram mutare est in longis morbis. *De morbis popularibus*, lib. 6.

II.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

III.

Spontaneæ lassitudines morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.

IV.

Si metus et tristitia multo tempore perseverint, melancholicum hoc ipsum. *Sect.* 6, *aph.* 23.

V.

Urinæ difficultatem venæ sectio solvit. *Ibid.*, *aph.* 36.

VI.

Quæ medicamenta non sanant, ea ferrum sanat; quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat; quæ verò ignis non sanat, ea insanabilia existimare oportet. *Sect.* 8, *aph.* 6.